

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 FÉVRIER 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

C'est moi qui vous ai fait écrire les lettres qui ont averti Montmayer que vous étiez toutes deux dans la confiance de son crime. C'est donc grâce à moi qu'il a eu l'idée d'un nouveau crime pour cacher le premier. C'est mon plan, ce nouveau crime. Les autres n'auraient pas trouvé cela. Je l'ai trouvé, moi. Mais prenez garde, prenez bien garde, mademoiselle Lucienne. Un moment d'oubli peut coûter la vie à votre sœur et à moi, par un re-coup.

—Ayez confiance en moi, Courlande.

Elle retira de sa poche un flacon à demi-plein. C'était dans ce flacon qu'elle avait versé le verre de sirop où Montmayer avait mélangé de la poudre blanche, et où elle avait remarqué cette étrange amertume dont elle avait parlé. Courlande goûta, lui aussi, du bout des lèvres. Il fit la grimace.

—J'aime mieux un verre de vieux Bourgogne, dit-il, c'est plus réconfortant.

Il examinait à la lumière le breuvage mortel. Il était clair ; mais le sirop avait laissé cependant quelques filaments graisseux et dans le fond du flacon des granules blancs restaient qui ne s'étaient pas fondus.

—C'est de l'arsenic ou de la strychnine, dit-il ; mais la strychnine est divisée en petites lamelles blanches très luisantes, comme de la soude, tandis que l'arsenic est d'un blanc mat. Dans tous les cas, je le saurai bientôt. Je vais aller à Paris et je ferai analyser le sirop. Laissez-le-moi. Retournez bien vite auprès de votre sœur. Demain, revenez me voir.

Lucienne obéit. Elle avait hâte d'être auprès de Claudine. Malgré la confiance qu'elle avait dans Georges, celui-ci était si faible qu'il pouvait se trouver mal et être forcé de rentrer chez lui. Alors, Claudine resterait, pendant quelques minutes, au pouvoir de Montmayer. Mais ses craintes n'étaient pas fondées. Quand elle rentra, Georges était toujours dans la chambre de Claudine. Montmayer ne s'était pas montré. Courlande était parti sans perdre de temps pour Paris. En chemin, il réfléchissait encore à la nature du poison dont Montmayer avait dû se servir.

—Ce ne peut être de la strychnine, pensait-il, ce serait trop dangereux pour lui. La strychnine eût tué Claudine du premier coup, même à petite dose. Cette mort si brusque dans des convulsions atroces eût pu attirer l'attention. On aurait juté. Montmayer est prudent. Il fera évidemment tout son possible pour que la mort de Claudine paraisse naturelle. Ce qui ne pourrait se faire avec la strychnine est possible au contraire avec l'arsenic. Administré à petites doses, il influera sur le tempérament de Claudine, la désorganisera, occasionnera

petit à petit, et comme naturellement, à l'intérieur, des désordres très graves. Tout cela habilement mené jusqu'au jour où une dose un peu plus forte occasionnera la mort.

Il arriva à Paris et se rendit rue Guénégaud. Il connaissait là un vieux chimiste qui avait déjà rendu bien des services à la préfecture.

Le bonhomme s'appelait Sarlat. Il habitait sous les toits, tout à ses recherches et à ses études, célibataire, faisant lui-même son ménage et sa cuisine et ne vivant que de pain et de légumes.

C'étaient des aubaines pour lui lorsque la préfecture le réclamait pour quelque expérience et le prix du rapport médico-légal qu'il était obligé de fournir le faisait vivre pendant une semaine.

Sarlat était chez lui ; Courlande frappa. Sarlat vint ouvrir.

Il était coiffé d'un béret rouge sous lequel tombaient ses longs cheveux grisonnants qui saupoudraient de pellicules le col graisseux de sa robe de chambre, toute chamarrée de coutures, de reprises et même de pièces disparates. Aux pieds,

pas bougé, plongé qu'il était dans ses réflexions.

—C'est bien simple, monsieur Courlande.

—Je m'en doute, monsieur Sarlat. Il faudrait être un malin pour échapper à vos investigations.

Sarlat fut visiblement flatté.

—Ce flacon contient du sirop mélangé d'eau, du sirop de citron.

—Oui, c'est bien cela. Ensuite.

—Et de l'arsenic, tout bonnement.

—Ah ! Et en quelle quantité ? Assez pour tuer un homme ?

—Non, mais suffisamment pour commencer une désorganisation générale.

Courlande se frotta les mains.

—Allons, se disait le petit homme, je vois que je ne suis pas un imbécile.

Sarlat le regardait étonné.

—Vous êtes sur la trace d'un crime ?

—Oui. D'un crime possible.

—Commis ?

—Non, à commettre.

Sarlat aurait voulu d'autres explications, mais

Courlande l'avait remercié, promettant de revenir sans doute le lendemain.

—Faites-moi un rapport, dit-il, de ce que vous avez trouvé et tenez-le à ma disposition.

Et il s'était enfui.

Le drame continuait à la fabrique. Et Montmayer perpétrait jusqu'au bout son épouvantable crime.

Le soir, ce fut la répétition de la scène de la veille. Montmayer vint s'installer dans la chambre de Claudine, Lucienne se retira de bonne heure, mais comme la veille elle se jeta sur son lit sans se déshabiller.

Georges ne voulut partir que très tard. Enfin Montmayer resta seul.

Claudine ne dormait pas. De l'ombre de son lit elle examinait le jeune homme par lequel elle se savait condamnée à mort. Et son regard se reportait aussitôt sur la porte derrière laquelle elle savait Lucienne.

Si elle n'avait pas su que sa sœur fut près d'elle, certes le courage lui eût manqué et elle se fût évanouie de terreur. Elle lutta le plus longtemps qu'elle pût contre le sommeil. Il lui semblait qu'en s'endormant ainsi, elle s'abîmait dans la nuit éternelle : la mort. Elles'endormit.

Montmayer avait, comme la veille, apporté un livre. Les heures s'écoulaient. Il ne bougeait de sa chaise que pour raviver le feu qui s'éteignait. Et il le faisait avec des précautions infinies, de peur de réveiller la malade.

On eût dit, à le voir, un frère veillant sur sa sœur, un père sur sa fille, un mari sur sa femme aimée. On n'eût jamais dit, à le voir, qu'il y avait là un assassin protégeant le sommeil de sa victime, afin de mieux accomplir son forfait.

Lorsqu'il crut être sûr que Claudine dormait profondément, il alla l'examiner, penché au-dessus du lit.

Lucienne lui avait dit, dans la journée, que sa sœur avait beaucoup souffert d'une crise intestinale et il s'était imaginé, tout à l'heure, en effet, que Claudine présentait les premiers symptômes de l'empoisonnement par l'arsenic. Symptômes qu'il avait étudiés, dont il s'était rendu compte et dont il se promettait de suivre les progrès sur le visage de la pauvrete.

Or, maintenant qu'elle reposait, il trouvait qu'elle avait la figure calme. Aucune marque de



—Ah ! ah ! bonjour, monsieur Courlande. Vous avez besoin de moi ? — Voir page 69, col. 2.

des savates éculées. Il reconnut l'agent de police.

—Ah ! ah ! bonjour, monsieur Courlande. Vous avez besoin de moi ?

—Oui.

—Tant mieux. Ça tombe à point. Il n'y a pas un sou vaillant dans le logis, depuis longtemps.

—Ah ! par malheur ! je n'ai pas de mission officielle auprès de vous, monsieur Sarlat. C'est en ami et non envoyé par le chef de la sûreté que je viens vous voir.

Sarlat fit la grimace.

—Tant pis, alors, au lieu de tant mieux. Mais cela ne fait rien. En quoi puis-je vous être utile ?

—Dites-moi ce que contient ce flacon.

—Volontiers. Asseyez-vous. Attendez-moi.

Il entra dans une chambre où il faisait ses études et ses expériences. Il y resta une heure.

Ensuite il revint trouver Courlande qui n'avait